

Jean-Paul Marcheschi

La Nuit Ithyphallique
OVIDE, Les Fastes, L.VI
Livre C - Livre CIX

Phân

*Le dieu n'aime pas les vêtements qui abusent les regards,
et ce sont des fidèles nus qu'il invite à célébrer sa fête.*

Ovide, *Les Fastes*, L. II, 357-359.

un matin en forêt (silence, sylvie dans un



la double tête

les pieds (le Louvre de la
jeune)

Centaure dans la forêt.

Ovide, la deuxième paraphrase

Sommeils peints

Sur quelques images tombées de la lecture des Fastes

Dans le vallon ombreux, le festin divin, présentation du héros.

Le dais immense de la nuit recouvrait la chambre de verdure. Profonde était l'obscurité. Sur la table, serrée contre les buis, brûlait une flamme. Les freux frémissants, une fois repliés dans la forêt, se turent. Seule la chandelle venait rompre l'air noir. Fente droite, immobile, extrêmement blanche en son centre, elle semblait parcourir à vive allure toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— « Tout l'univers dans un dé à coudre », pensa le peintre. La flamme s'étirait interminablement. C'est dans la pénombre que se firent les derniers préparatifs de la fête. C'était l'été, le premier soir de l'été. Du peintre, légèrement à l'écart dans le fond du jardin, on ne devinait d'abord que la silhouette assise. Devant lui, se découpant dans la lumière jaune, un stylos, des couverts en vermeil, une liasse de papier, des encres épaisses, jaune safran, vert olive, magenta, noir; quelques flacons ouverts, des mines noires et un seul pinceau de martre. Visage calme penché sur la page, très concentré, il veilla toute la nuit en faisant des dessins. Nul souci, ni veule bassesse, jamais ne vint troubler le front de l'éternel enfant. Au cours de la soirée, il se livra à d'autres distractions qu'il aimait. Après d'abondantes libations, nombreux furent aussi les hommages rendus au plaisir, à la chair. Jeux de prépuces, escalade de périnéas, branles taquines de silènes ivres, tendres fellations, velléitaires saillies, braiments d'ânon assoupis dans le vallon de l'Ida ombreux. Voilà quel fût le théâtre de ces amusements. C'est au cours de cette nuit – le maître-enfant dormait – que l'un des convives du divin festin lu dans le livre d'Ovide le passage suivant :

Il fut servi : de l'Hydromel, du vin cuit de Rogliano, de la liqueur de prune, des galettes de fèves et d'épeautre frottées d'ail, des couronnes d'oursins, des huitres, cent perdrix rôties aux raisins noirs, de l'agneau aux pissenlits, des poissons safranés sur des bouquets de marjolaine, cuits sur des tuiles, des cédrats confits accompagnés de gelée d'arbose, des beignets citronnés, lychees en sirop et couilles d'anges confites d'oranges amères achevèrent le dîner.

— « *Voici que du pain est suspendu aux ânon couronnés et des guirlandes de fleurs couvrent les meules rugueuses. Jadis les paysans ne faisaient que torrifier l'épeautre dans les fours (la déesse Fornax a sa propre cérémonie); le pain était préparé sous la cendre du foyer même : à cet effet on disposait des morceaux de tuile sur le sol chaud. C'est pourquoi le boulanger honore le foyer, la souveraine des foyers et l'ânesse qui fait tourner les meules en pierre ponce.*

Vais-je passer sous silence ou raconter, Priape rubicond, ta scandaleuse aventure? C'est une petite histoire, d'un grand piquant. Cybèle au front ceint d'une couronne garnie de tours convie à sa fête les dieux éternels; elle convie à la fois les satyres et les nymphes, divinités rustiques: Silène est présent, bien que personne ne l'ait invité. Il ne m'appartient pas et il serait trop long de décrire le repas des dieux: on veilla toute la nuit en faisant d'abondantes libations de vin pur. Certains erraient à l'aventure dans les vallées de l'Ida ombreux; d'autres s'étendent et se reposent



Fasti (trionfi)

Ici, nombreuses interruptions d'où surgissent des rires, d'obscènes et innocentes postures au cours desquelles, maintes fois, la jouissance fût renouvelée.

Ovide, Les Fastes,
L. VI, 311-349

Poissons cuits au fenouil, recherchés pour leur chair fine, qu'enfant, dans les criques, il pêchait avec son père.

En rêve, il voit des villes en feu, des capitales saturées où grondent des sons hideux, et trébuchent les soupirs.

Dans la chapelle Sixtine, le maître de Carrare, livre dans les sordes et l'urine son étrange confidence: Schizza un cazzo nell'orecchio.

sur le gazon moelleux; d'autres jouent, d'autres s'assoupissent; d'autres entrelacent leurs bras et frappent trois fois d'un pied rapide le sol verdoyant. Vesta est étendue et, telle quelle, prend tranquillement un repos paisible, la tête appuyée sur le gazon. Mais le rouge gardien des jardins cherche à attraper les nymphes et les déesses et avance et recule au hasard. Il aperçoit aussi Vesta: on ne sait s'il l'a prise pour une nymphe ou s'il a reconnu Vesta, mais lui-même nie l'avoir reconnue. Il conçoit un espoir obscène, essaye d'approcher furtivement et, le coeur battant, avance en retenant ses pas. Par hasard, le vieux Silène avait laissé l'ânon, qui l'avait transporté, près de la rive d'un ruisseau au doux murmure. Le dieu du détroit de l'Hellespont allait être entreprenant quand l'âne poussa un braiment intempestif. Terrifiée par le son rauque, la déesse se redresse; tout le groupe accourt en foule et lui parvient à échapper aux mains menaçantes. Lampsaque a coutume de sacrifier cet animal à Priape: «Il sied que nous livrions aux flammes la fressure de l'âne dénonciateur». Mais toi, déesse, tu as bonne mémoire: tu le pares avec des colliers de pain; le travail s'arrête, les meules restent vides et silencieuses ».¹

Aux premières lueurs du jour, le peintre dort encore. Amenés par la brise légère, parviennent jusqu'à lui les parfums de l'été. Une odeur de foudre séché enveloppe les corps assoupis sur les lits et jusque sous les talus. Draps froissés, disséminés partout hors de la chambre, sur le gazon humide où dieux et déesses reposent. Au fond du rêve retentissent, subreptices, des claquements de voiles, des percussions sourdes de tridents rompant le silence de l'eau, et de nombreux poissons filent vers le rivage, des dentis notamment. Des rouges sang, des raies noires, d'aquatiques violets oxydent les songes du dormeur, et s'étoilent un à un les charmes en son esprit. Le pinceau gorgé d'encre y aide. L'erreur commune est de confondre, et d'homologuer, les autres hommes avec celui-ci. Lui, imprenable, race à part, habite un péristyle clair où s'affairent les fleurs et le cobalt. Il s'endort, les feux renaissent. Toujours, vers sa palette aux couleurs desséchées par la nuit, il retourne. Au peintre, le jour sourit avant que de paraître. Son visage, rayonnant d'une joie inouïe, joie promise, faite d'impatience, de sel, d'air, de gouache liquide et de fusain.

Ce sont îles blanches de semence retenue, calanques, matière de rêve, préparatifs entoïlés pour Priapes rubiconds, asters de nuit. Peindre le sommeil rouge où pleurent les déesses. Michel-Ange, dans sa caverne, bravant les lois, parvient à tracer ce que lui même ignore. Cris sortis de la nuit matricielle. Lait pour la baignade, encens, sibylles, style figurés par des lettres, tourments s'apaisent. Rhapsodie nocturne des humains. Pape-Priape titube, veule contagion à fuir. Les sans-soleils, voués à la géhenne, sont les abandonnés du langage. Suées nocturnes jusque dans la chambre.

¹ Traduction Robert Schilling pour les Belles Lettres, Paris, 2003.



Le matin - Les Fastes.

Humilié jusqu'à l'os, Jean Chrysostome - sans reliquaire - dents tombent. Peindre les édentés, les fous. Peindre la malédiction, la foule. Peintre, moins que rien, Aède misérable. Délie le sens! Désensorcelle-toi et silence! Puis... Ruines de sable au loin.

Et il y a Sergio, *ignudo* membru, Julien au visage d'ange, blond lui aussi, enculeur, ivre de joie et de peinture, trente ans peut-être, admirablement dessiné jusqu'aux extrémités - gland, pétale ourlé comme un bouton de rose. Un feu sommeille en moi, c'est un dieu sans image, dieu clair conducteur de splendeurs, il dissipe les peurs. Mes livres sont des offrandes. Le sens (passion du diable) s'y hérissé et recule. Un homme qui peint ou dessine, dans l'hypnose profonde où le plonge la couleur, perd beaucoup de sa violence d'homme. Des plages de papier l'attendent, et c'est une étrange douceur qui l'envahit. Les gouaches sont le *guazzo*, cette rosée du matin qui l'accueille. Par elle, il entre, à six heures en été, dans un endroit où il y a de l'eau. La vision claire n'a pas d'objet. La joie des peintres vient de ce « sans-mots », rivage toujours vide, toujours ouvert, recomposé par la nuit. Par la peinture je ne suis jamais abandonné. Ces pâtes à moitié sèches, puissances endormies, encore visqueuses, abandonnées la veille dans l'atelier, ne demandent qu'à être ranimées. C'est là ce qui m'attend, ce qui brille. Détrempe de couleurs mêlée de mots, pour des jaculations nouvelles, d'or, d'émeraude, d'azur. Le négatif ici n'a rien où se nourrir. Chaque dessin qui vient est le premier. Premier dessin du monde. Aucune répétition, aucune routine ne peut s'installer. Il faut à la vie - pour qu'elle soit d'avantage et plus vivante encore - un dédoublement. Livrée à elle-même elle ne se suffit point, elle dépérit, s'étiolle. Il lui faut un redire qui la saisisse et l'augmente. Pour se rejoindre, il faut consentir à se retirer. Il faut un retrait, un lieu sûr qui la nomme. Ce lieu, pour moi, fût le livre, la page, plus tard l'atelier. Fuyant chaque matin l'endroit où je dors, je retourne au vrai lieu. Le peintre est seul parmi les hommes à dépasser le manque. Non qu'il l'ignore, étant plus que quiconque objet de sa dévoration incessante, mais il le transsubstantie. En changeant à la fois de sujet et d'objet, il change son appartenance. La source où il s'abouche - tétée céleste puisée dans la nature - ne peut s'assécher ni tarir. La peinture ne sera jamais une traduction - du nom, notamment, ou du discours. L'idée s'épuise. Unique matière de l'art, la sensation, mot cézannien, est sans fond. La peinture réactive un corps inaperçu en nous - étrange parce qu'étranger - qui sans elle ne trouverait rien où s'exprimer. Ni théâtre, ni cinématographe, ni photographie, ne se rapportent à cet objet. Son « arké », son caractère élémentaire, sa pauvreté native, font son universalité. Son inactualité est sa chance. N'étant d'aucun temps, elle est de toujours. Je laisse des demeures à envahir, ce sont les *Livres Rouges*. Plus tard, ce seront des lieux, des lacs pour le repos et pour l'oubli.

La tentation du retrait, favorisant la conversion propre à la peinture, évoque le Trasumanar significar per verba / non si poria (Par. I, 70-71 : « outrepasser l'humain ne se peut / signifier par des mots ») que Dante expose dans le premier chant du Paradis.
Trad. Jacqueline Risset.

Ne rien laisser de soi. Rien, sinon un retrait, un blanc dressé, un long pointillé sur le vide, des intervalles, un suspens.

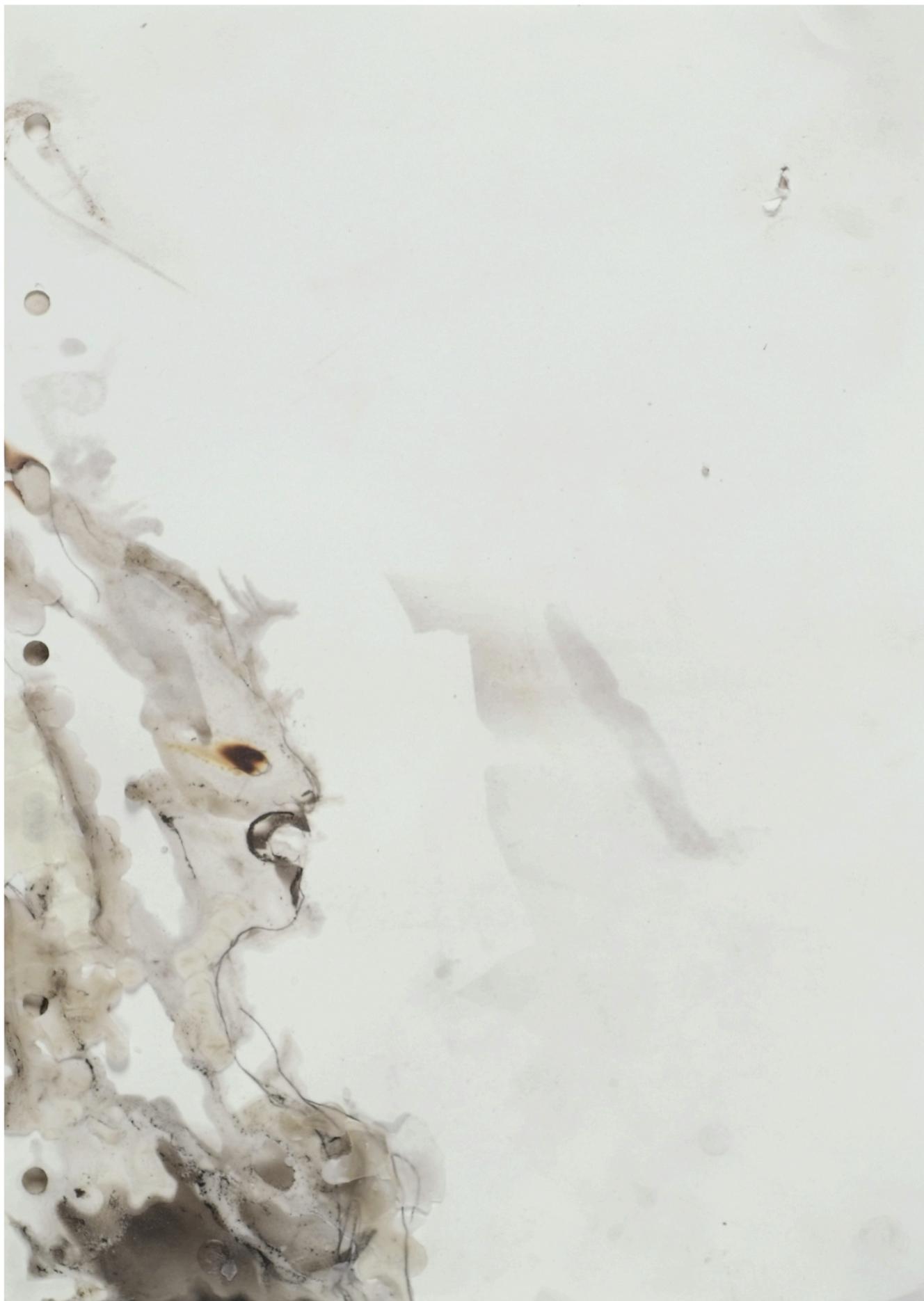


Centaure & centauresse - Dans la forêt.

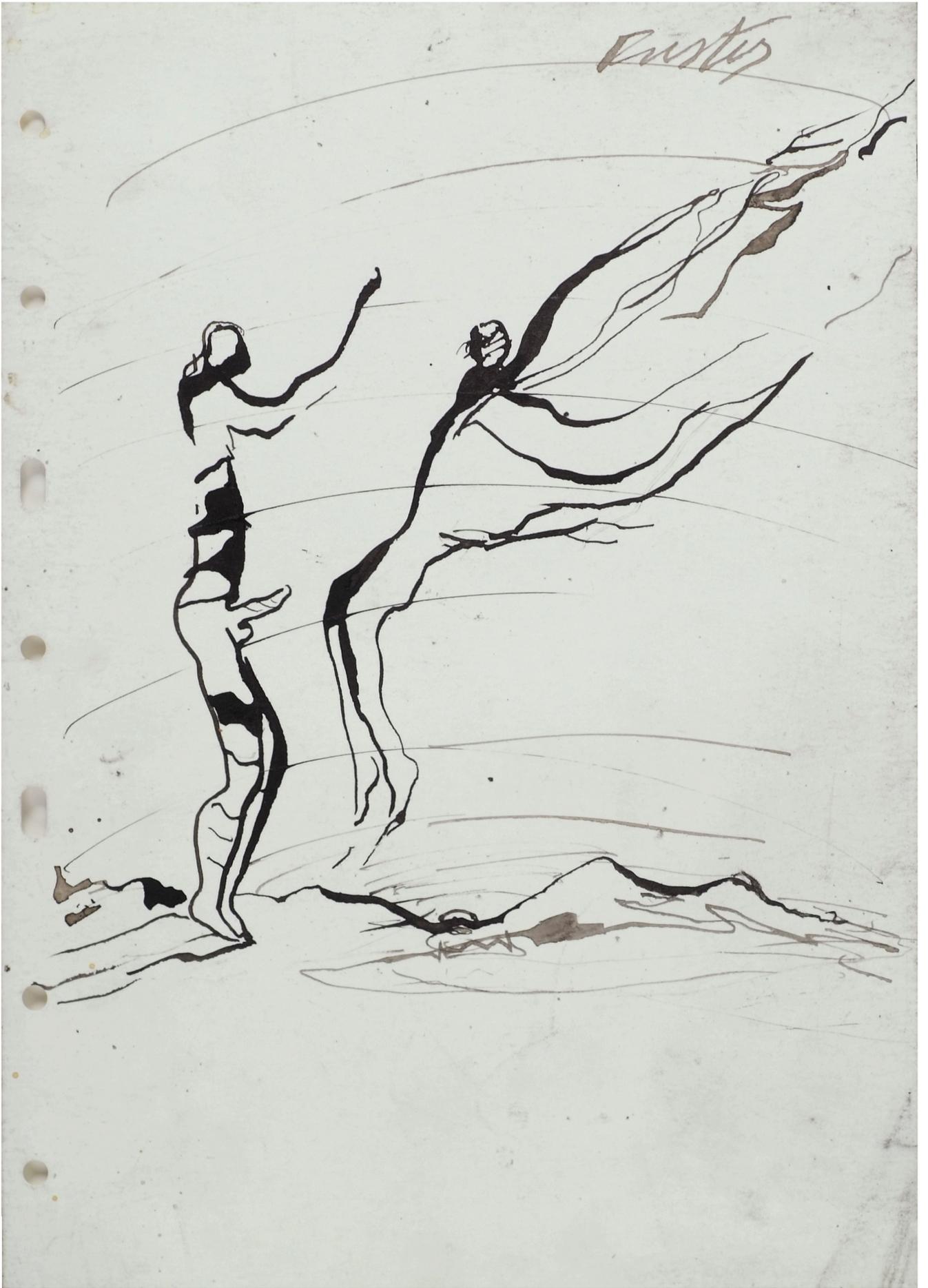


EN unton esse

the last



L'entrée de la déesse - Junon.



Fastes.



Ovide, les amours.

Legendes pour la cène d'André del castiglione

→ Masson ou tobey? (pour le début)

→ Dubuffet, wols, pollock **venant** former le
sommet des Apôtre... (Le rêve est **en** tonnement
[du temps])

x → Nouvelle image ^{dit} de la cène de la fin de
la nuit (tout bon)

Legende pour Bantini =

... en leur rhéprologie des plus [dans la
fabrication des bulles]

Legende pour Fontaine :

général et origine nocturne du signal [probant]

qui sert le fil à plomb?

lettre A

symbole
de la lettre



La clairière
l'arbre désolé (ulcivé)
Les Fastes

La clairière, l'arbre désolé - Les Fastes.



Le rêve.

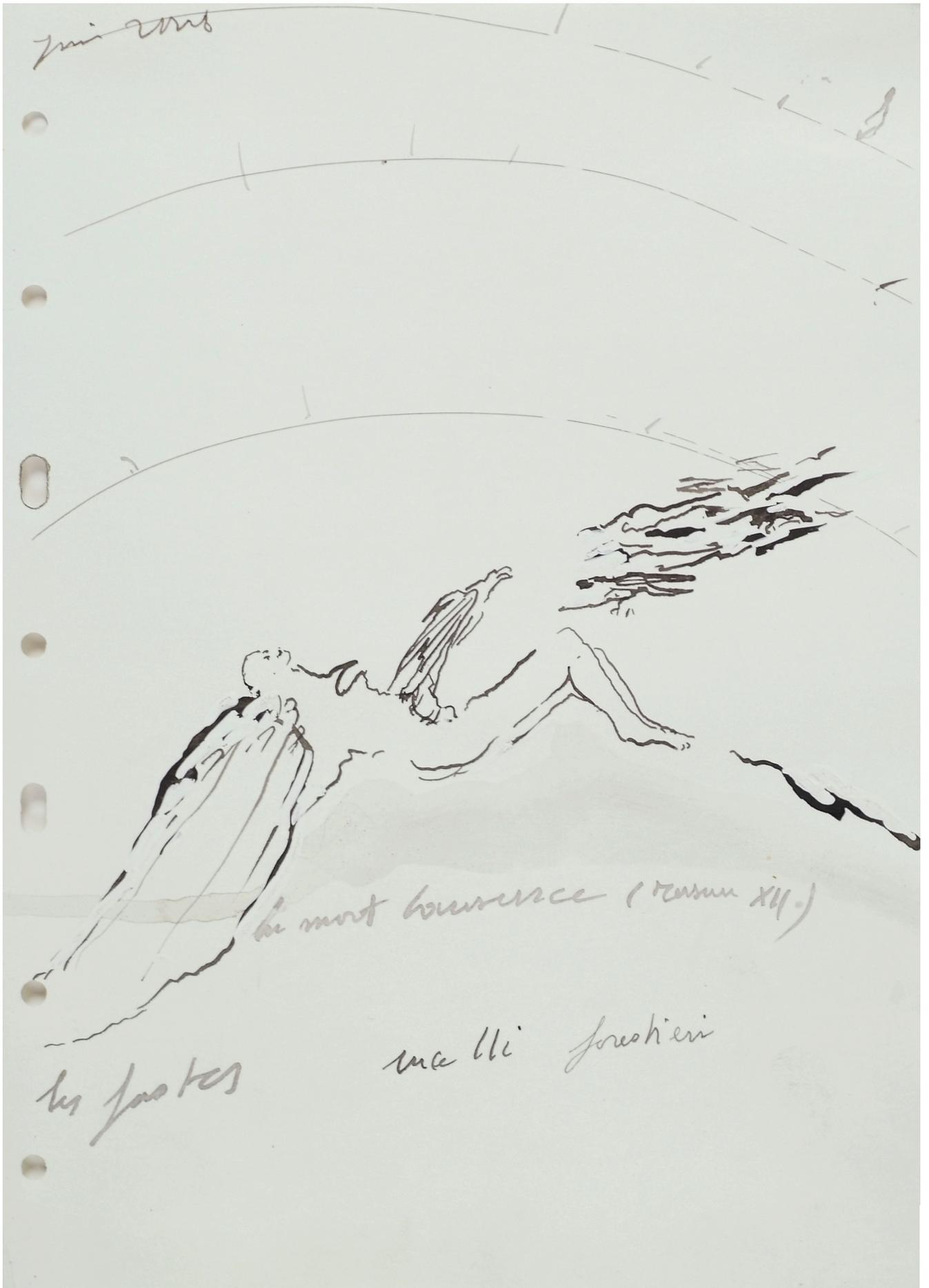


Dans la forêt de Nemours.





Les Fastes - Les oiseaux.



Jun 2008. La mort Laurence - Les Fastes - Uccelli forestieri.



Elements for Fasti - Trafic de nuit.



Silène et déesse.



Branleurs.





Benedicite.



Sans titre.

Le rêve de Florence - Autoportrait.



Le sommeil.

